

Noemi Lapzeson

« La danse est une pensée, l'invention d'une liberté »

En tant qu'artiste, Noemi Lapzeson alliait l'intelligence du corps, mélange d'intellect et de sensualité, à une théâtralité envoûtante. Pédagogue brillante, dont le langage chorégraphique a indiscutablement marqué un large public, Noemi Lapzeson est décédée le 11 janvier 2018 à Genève. Marcela San Pedro a travaillé pendant 20 ans à ses côtés, d'abord comme élève, puis comme danseuse et chorégraphe. Elle qui répond aux questions d'Esther Sutter en évoquant un univers poétique, toujours marqué par une recherche d'excellence.

Marcela San Pedro, tu as participé à la recherche et à la réflexion de Noemi Lapzeson, en tant que danseuse bien sûr, mais aussi à travers ton livre « LE CORPS QUI PENSE, Noemi Lapzeson/transmettre en danse contemporaine ». Qu'y a-t-il de signifiant dans son œuvre ? Pourquoi est-elle une artiste à part ?

Tout est signifiant dans la vie et l'œuvre de cette femme qui n'a jamais rien fait à moitié, qui a soigné avec application et exigence chaque aspect de son existence. Je dirais que pour Noemi, il n'y avait presque pas de différence entre fond et forme... Pour ne citer qu'un des aspects qui me semblent notoires dans sa trajectoire, elle était une des dernières représentantes d'un héritage fondamental et caractéristique des débuts de la danse contemporaine : le fait d'être à la fois une excellente interprète, une chorégraphe importante et une grande pédagogue. Au début de sa carrière, Noemi a rencontré, en Argentine et à New York, des grands noms de l'histoire de la danse, contemporaine et classique, tels Frederick Ashton, Alfredo Corvino, José Limon, qui lui ont beaucoup appris. Elle a ensuite passé douze ans comme danseuse chez Martha Graham, commençant dans le corps de ballet et accédant au statut de soliste. Elle a très vite enseigné la technique Graham, pour s'en détacher plus tard. L'univers poétique personnel de ses créations ne ressemblait à rien d'autre, comme ses cours, comme sa manière de danser. Noemi a investi ces trois aspects fondamentaux de la pratique de la danse contemporaine, qui aujourd'hui sont très souvent séparés.

Au début des années 80, Noemi Lapzeson crée la scène indépendante de la danse contemporaine à Genève. Elle est à l'origine de la fondation de l'ADC en 1986 et restera une figure pionnière de la danse contemporaine à Genève. Quelles furent les principales étapes ?

Je n'étais pas encore à Genève lorsque Noemi est arrivée. Je peux juste dire qu'elle parlait avec enthousiasme de cette première période, où tout lui a semblé accueillant, aimable, possible. Les portes de la ville de Genève se sont ouvertes à elle, et elle a senti que c'était un port d'attache possible, où faire grandir Andrea, sa fille, et gagner sa vie en faisant la seule chose qu'elle savait faire : danser, chorégrapier et enseigner la danse.

Ce n'est que plus tard, suite à une série de rencontres avec des gens extraordinaires, Carlo Brandt, Jacques Demierre, Philippe Albera, Vincent Barras entre autres – qui d'une manière ou d'une autre sont restés auprès d'elle pendant le

reste de sa vie – qu'elle a commencé à créer des performances, des pièces toujours innovantes pour la petite scène genevoise. Plus tard, ce sont ses premiers élèves, Diane Decker et Armand Deladoey notamment, qui l'ont poussée à monter des pièces plus importantes et à fonder enfin sa compagnie, Vertical Danse.

Tu as rejoint la Cie Vertical Danse en 1996. Quelles qualités artistiques étaient importantes à tes yeux de danseuse chez la chorégraphe – et pédagogue – Noemi Lapzeson ?

Avec Noemi, j'ai fait pour la première fois l'expérience d'une pédagogie positive en danse. Je venais de la Folkwang Hochschule d'Essen, dont le mode d'enseignement pointait plutôt le négatif chez l'élève. Une école merveilleuse, avec son héritage Jooss/Leeder puis Bausch, mais aussi très dure. Noemi a été la première à m'encourager de manière simple et claire, non-équivoque. Ensuite, le fait de suivre pendant longtemps son cours, selon moi extrêmement bien pensé, m'a permis d'intégrer dans mon corps des données difficiles à atteindre, pour enfin devenir chorégraphe.

J'ai été une de ses interprètes, je ne suis pas la seule, je fais partie d'un groupe de danseuses, Diane Decker, Vanessa Maffe, Romina Pedrolì, Diana Lambert, Raphaela Teicher et Marthe Krummenacher, qui, parmi d'autres, avons eu la chance de travailler et de progresser avec Noemi, de porter sa danse, qui s'inspirait souvent de chacune de nous.

J'ai eu la chance incroyable d'être une de ses interprètes, puisque j'ai appris notamment « Un Instant » et « Traces » (There's another shore, you know), des solos emblématiques de Noemi, ainsi que « Amours Baroques », que je n'avais pas créé. J'ai donc dû apprendre son écriture, ce qu'elle avait créé et dansé avec son propre corps – inséparable de son âme.

Ensuite, j'ai aussi eu la chance de vivre des expériences de création très intenses au sein de la compagnie, quelques solos, où l'on avait l'impression de se faire faire une robe de haute couture sur mesure, ou des pièces de groupe où Noemi nous faisait entrer dans son univers, un territoire parfois très étrange... Avec elle j'ai appris à faire confiance au créateur. J'ai appris à être une sorte d'instrument, mais je sais qu'elle s'inspirait énormément de ses danseurs. Pour elle, nous étions surtout et d'abord des personnes, avec nos histoires, nos parcours, nos forces et nos faiblesses.

Comment définirais-tu le fil conducteur de l'œuvre chorégraphique de Noemi ?

J'imagine que le fil conducteur de ses pièces se situe surtout dans une recherche à l'intérieur d'elle-même... Une recherche d'excellence, toujours. Des questions de sens, grandes et petites, des choses qui nous échappent souvent lorsqu'on essaye de les figer, mais qui agissent sur nous...c'est de la poésie cela, n'est-ce pas ?

Grande pédagogue, Noemi a non seulement formé presque toute la première génération des danseuses et danseurs/chorégraphes en Suisse romande, mais a aussi réuni un vaste public d'amateurs de danse, qui s'est converti à la danse contemporaine.

Que cherchait Noemi en développant ses cours, ses exigences ?

Au cours des entretiens que nous avons eus pour l'écriture du livre que je lui ai consacré, nous avons beaucoup parlé de pédagogie. Je voulais savoir pourquoi ceci ou cela. La réponse de Noemi était toujours la même : « J'ai enseigné parce que c'était la seule chose que je savais faire pour gagner ma vie et éduquer ma fille ». Sa ligne directrice était celle d'une énorme exigence, appliquée à chaque aspect de sa vie : la pédagogie, la création, sa danse, ses lectures, ses fréquentations, ses sorties, ses maisons, son alimentation...

Le fait qu'elle ait mélangé dans ses cours des amateurs et des professionnels n'est pas un concept, cela s'est passé ainsi, c'est tout. On peut ensuite théoriser : c'est vrai qu'elle a en quelque sorte fait de la médiation, attirant un public vers la danse contemporaine. C'est vrai qu'elle a aidé beaucoup de jeunes danseurs à devenir professionnels, ou à créer des pièces.

Quelle était la dimension politique et philosophique de la chorégraphe et pédagogue Noemi Lapzeson ?

J'adorerais lui poser cette question ! C'est hélas un peu tard. Je ne peux donner qu'une interprétation personnelle et je m'aventurerais à esquisser une réponse qui se situerait définitivement sur le plan poétique : chez Noemi, jamais de pamphlet, jamais de déclaration provocatrice, ni vulgaire. Chez elle, toujours une sorte d'élévation poétique, à laquelle on peut être sensible ou pas.

Se situer du côté de la poésie est selon moi un acte politique sans pancarte, cela équivaut à résister à un monde où tout devient slogan, chiffre, catégorie. Noémie a résisté à cela toute sa vie.

Ton livre « UN CORPS QUI PENSE » est un témoignage important sur l'héritage artistique de Noemi Lapzeson. Comment est-il reçu par les institutions de la danse en Suisse, les écoles de danse, les Hautes Écoles, la Collection Suisse de la danse ?

J'ai fait ce livre presque contre la volonté de Noemi qui se demandait qui cela pouvait bien intéresser. J'ai écrit ce livre parce qu'il me semblait nécessaire de regrouper les bribes d'information que j'avais récoltées pendant 20 ans de travail avec elle. C'était pour moi une manière de consigner et partager ce que j'avais reçu. Je voulais aussi m'intéresser à elle vivante, ne pas attendre son départ pour lui dire combien elle était importante, non seulement pour moi, mais aussi pour un grand nombre de danseurs, amateurs et professionnels.

Pour le moment, cela n'a pas donné lieu à des rencontres, des échanges, des preuves d'un intérêt plus fort. C'est un peu dommage. J'aurais souhaité que Noemi soit invitée à parler de son expérience au sein des Hautes Écoles de danse, par exemple.

Tu as également participé au documentaire de Nicolas Wagnières consacré à la pédagogie de Noemi Lapzeson qui sortira cette année...

« A la recherche des pas trouvés » est le titre provisoire de ce film d'archives. Le but de ce travail est de laisser un outil de travail très performant à toute personne intéressée par la pédagogie de la danse contemporaine, qui permette de se référer à ce que Noemi a mis en place concernant la formation, l'éducation d'un « corps qui pense ».

On a tourné le film en septembre 2015 avec Noemi ; nous avons filmé tous les exercices et variations que nous avons réussi à récupérer dans nos mémoires et nos corps. Un soin tout particulier a été porté à la qualité de l'image et du son.

Noemi Lapzeson est décédée le 11 janvier 2018. « La danse est une pensée », disait-elle souvent, « l'invention d'une liberté ».

*Comment poursuivre ce travail de transmission déterminant pour la danse ?
Comment conserver ce riche héritage ?*

La danse est une expérience vivante. Nous garderons et pourrons certes regarder les films sur Noemi, ses entretiens, les captations de ses chorégraphies. Nous pourrons même la voir en train d'enseigner dans notre film. Mais tout cela ne remplacera jamais sa présence, l'acte vivant de danser pour elle ou avec elle, de la voir, de l'entendre, de voir une de ses pièces...

Alors, ce qui reste ? Des archives, qui jouent un rôle humble et combien important, celui de conserver les traces du passé pour pouvoir les partager, les rendre aussi vivantes que possible. Pouvoir sensibiliser les jeunes danseurs à l'histoire de la danse et des gens qui l'ont forgée.

Le témoignage vivant et agissant que chacun de nous, ses élèves, danseurs, collaborateurs artistiques et amis portons et pouvons transmettre.

Le reste... c'est du silence....

Entretien réalisé par Esther Sutter